Document generated on 06/02/2025 3:24 p.m.

Québec français

Poésie algérienne

Abdelmadjid Kaouah

Number 67, October 1987

Francophonie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45314ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kaouah, A. (1987). Poésie algérienne. *Québec français*, (67), 80–81.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POÉSIE ALGÉRIENNE

abdelmadjid kaouah

C'est une poésie de la mise à nu,
vibrante de douleur, de refus, de désir
et d'espoir.
Chaque poète a néanmoins élaboré
son propre langage
pour saper l'ordre de la mutilation
et nommer les horizons possibles.
Nous sommes dans « le verbe en chaleur ».

Rabah BELAMRI
(Mensuel 25)

Aussi loin que remonte la mémoire, le verbe a rythmé — sans défaillance — les peines et les allégresses de notre pays. Orale, savante, rurale ou citadine, contrainte à ruser avec un vocabulaire étranger, la parole poétique ne s'est dérobée à aucun rendez-vous de l'histoire. Mieux, aux moments d'impuissance, elle a entretenu les braises, circonscrit l'espoir dans une nuit implacable. Parole ténue, délicate ou éclatée, comme nos tapisseries, douée de folle insolence, bribe par bribe, elle a tissé patiemment son message.

« Dans tous les combats, nous avons abreuvé les lames blanches de nos sabres au sang des ennemis, et nos lances brunes ont attisé les feux de lutte... ».

Le guerrier Abd-El-Kader n'avait d'autre repos que sa plume afin de galvaniser davantage la résistance à la conquête. Et quand même la défaite est consommée, l'écho du meddah jailli du tréfonds populaire, exulte d'assurance :

Ils auront beau
nous mâcher
et nous remâcher
ils ne nous avaleront pas

Confiance, sérénité puisant ses ressorts dans la sagesse paysanne. À l'extrémité du malheur se forgent les armes de la survie. Dans un paysage qui semble définitivement soumis, au moment le plus inattendu se dresse un étendard interdit :

Tu es venu vers nous, tel un
torrent, grossi par la crue,
[homme de rien !
Tu as rencontré des gens qui t'ont bu :
[et tu t'es desséché
[entre tes rives.

Mais pour longtemps, l'exorcisme du barde confinera au délire. Happé par les chemins de l'errance et de l'amertume, marcheur au long cours, il arpentera les abîmes et les béances. Mohand, dans sa naïve impiété, tout en cinglant les torpeurs bien pensantes, jetait aux quatre vents l'offrande de ses isefra.

Vie portée par le mouvement, dans toutes ses démesures, son passage précède les ténèbres. Aux frères stupéfiés, son poème inocule la joie. Suprême consécration, les veillées et les labeurs populaires répercuteront ses vers :

Ceci est mon poème
Plaise à Dieu qu'il soit beau
Et se répande partout
Qui l'entendra l'écrira
Ne le lâchera plus
Et le sage m'approuvera...

Voici, à mesure des mutilations, que point dans le ciel gros de nuages noirs, frêle et énigmatique, « l'étoile secrète », bruissant de l'harmonie originelle. Jean EL Mouhoub Amrouche, par-delà la graphie, défriche les terres obscures et rend intelligibles les arabesques opaques.

Et maintenant voyez-le qui s'avance ;
Sa tête émerge parmi les étoiles,
Avec ses cheveux de chaume qui
[rayonnent,
Et ses larges yeux d'oiseau de nuit
Fermés de biais,
Afin de mieux filtrer le monde
[endormi...

Langage et combat

Étoile secrète, ruisselant du mystère de la Bouquala amie des jeunes filles sur les terrasses, elle donne forme et force à une identité que les métiers de la violence parachèveront. « Si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux ». Jean Sénac aimait à répéter cette exhortation de René Char. Tel sera l'emblème sous lequel le chant élira résidence. Langage et combat s'imposent comme une même et seule audace. « À l'image de notre combat, elle fut une insurrection de l'esprit. À travers les éclairs brisés-gorge mitraillée, renaissante ! — de Jean Amrouche (le pionnier), Mohammed Dib, Kateb Yacine, Jean Sénac, Mosteffa Lacheraf, Anna Gréki, Henri Kréa, Nordine Tidafi, Bachir Hadj Ali, Malek Haddad,

Messaour Boulanouar, Mourad Bourboune, Djamel Amrani, entre autres, c'est tout un peuple qui dénonçait, répertoriait l'horreur, revendiquait et dressait dans la nuit le fanal des certitudes »[1].

Parole de l'urgence, accablée par l'immédiat, témoignant et fustigeant, diverse dans ses sources et ferme dans « l'unité de son expression », cette poésie a magnifié la lutte jusqu'aux cimes de la légende. Son destin n'est pas exceptionnel, il confirme la vitalité du dire aux heures de péril. Son autorité pèsera, par conséquent, lourd au lendemain de la libération. Parfois, prolongée artificiellement, elle finit par brider. La vie ne souffrant pas les engagements par rétrospection, la commémoration s'avère, trop usée de la même fibre, un exercice narcissique générateur de stagnation. Ainsi les chances (dans ce qu'elles ont de fécond) sont menacées par la momification. Fallait-il trancher le nœud gordien pour admettre les impasses déjà posées ou qui profilent derrière de paresseux lauriers ? Défiant, en le continuant autrement, l'aîné, trop encombré de cicatrices mal refermées qui déclare que « les mots sont foutus[2], de nouveaux éveilleurs prennent le relais.

Nouveaux éveilleurs

Voix de colère, parce que vigilantes, parce que tournées vers les enjeux d'un horizon à peine conçu, elles interpellent avec véhémence les tares et les survivances monstrueuses. À contre-courant, leur cri naviguera vers le futur. Y compris dans la rupture et la solitude. Et si un unanimisme de bon aloi les place en danger de ghetto, ces voix osent plus que l'impertinence à laquelle on voudrait les réduire. Leurs œuvres livrées aux caprices des labyrinthes, ils assumeront les marges : « Douloureux destin que celui de ces poèmes, emmurés dans le silence, écartelés entres des annonces publicitaires, pour prix de leur publication ! Ils arrivent à nous comme « ces enfants du péché » dont on admirerait la beauté ; mais dont il ne conviendrait pas de parler »[3].

Jeune poésie

Mue par une inspiration solidaire, « la jeune poésie », ne s'embarrassant d'aucune étiquette, étale, selon des modulations spécifiques, ce qu'il est permis de nommer « le mal de vivre et la volonté d'être ». Youcef Sebti, parmi les premiers éclaireurs, nous fait parvenir de « *l'Enfer et la Folie* » le credo de la nouvelle quête : « nous transmettons ce que chacun de nous a pu arracher au mutisme d'un présent torride ». Car désormais c'est de la transformation du présent que dépend l'issue des rêves. Le cri, même dans ce qu'il a d'outré, de provocant, voire de scandaleux, décape et transmue les réalités sclérosantes. Mohamed Ismaïl Abdoun, Rachid Bey, Nacer Khodja, Djamel Imazitten montent à l'assaut du quotidien. Les corps, l'amour, les fantasmes, la liberté comme seule mesure traversent de part en part leurs œuvres. Si l'espoir y plane, le doute et la désillusion affleurent et soumettent à leur décantation le chant :

> Ce que nous voulions à bon titre
> Ne nous appartenait plus
> Depuis que d'autres justifièrent
> Notre dure raison de vivre
>
> (Djamel Kharchi)

Poésie de langue nationale

Les interrogations soulevées par Mourad Bourboune, Ahmed Azeggah, Nabile Farès, Rachid Boudjedra, Malek Alloula, aujourd'hui écrivains des plus reconnus, essaiment et deviennent en quelque sorte la toile de fond obligée de toute nouvelle expression. Par ailleurs, vivifiée par la rencontre de l'héritage et des apports contemporains, la poésie en langue nationale développe de nouvelles tonalités : Ahmed Hamdi, Ahlam Mostaghanmi, Abdellali Rezagui, Slimane Djouadi, Omar Azradj, Hamri Bahri, entre autres, élargissent les rangs.

Paradoxalement, à chaque fois décrété, le tarissement de la poésie « de graphie française » semble rester une hypothèse lointaine. Depuis la publication de l'Anthologie, en 1971, devenue presque un repère mythique (compte tenu de la rareté dans ce domaine), Tahar Djaout signale que « plus d'une trentaine de poètes ne figurant pas dans l'Anthologie de Sénac ont publié un ou plusieurs recueils »[4] « Jeunes poètes algériens », le choix de Jean Déjeux, ne paraîtra qu'en 1981.

En considérant les nombreux textes parus dans les revues et les journaux, il est possible d'avoir une juste appréciation de l'ensemble de la production poétique de ces quinze dernières années. Bien entendu, la qualité demeure sujette à discussion. Généreusement, l'adolescence est capable du meilleur comme du pire. Le slogan, la rime facile, les clichés abondent et desservent la création authentique. « ... l'effort trop peu souvent fructueux de parer d'atours poétiques un discours politique repris au premier degré, l'utilisation facile et abusive de clichés et d'images poussiéreuses, une propension vers le simplisme sont autant d'éléments qui caractérisent une production dont l'ossature proprement poétique reste totalement à édifier »[5]. Dans tous les cas, une soif du langage naïvement étanchée qui nous livre, de temps à autre, la promesse d'une parole.

Toutes voix algériennes

Cependant vague après vague, parmi cette profusion d'expressions, des « voix multiples » accèdent à la maîtrise de leur manifestation. Baroques ou dépouillées, tonitruantes ou sereines, elles dévoilent les déchirements tus ou escamotés. L'écriture retient davantage l'attention. Les « faillissements » de l'inspiration sont profondément contenus, filtrés au crible de l'écriture. On sonde sans complexe les paysages intérieurs, les rivages ludiques ne sont plus interdits. Pouvoir, histoire, culture sont questionnés par rapport aux lancinations de l'individu. Le poète s'adonne plus à lui ayant mieux perçu la dérision de sa parole face à la toute-puissance des raisons de la cité. Il ne démissionne pas, il redéploie ses responsabilités. C'est par ses créations qu'il s'enracine. Hamid Tibouchi, Rabah Belamri, Tahar Djaout, Abdelhamid Laghouati, Abderrahmane Lounès, Mohamed Sehaba, Lamara Djillali, Habib Tengour, Amine Khan, Farid Mammeri, Louisette Chérifi, Arezki Metref, une partie apparente seulement de l'iceberg (dans cette injuste citation), chacun à son compte, composent les nouvelles lectures de notre réel et de son imaginaire.

Si certains, édités en Algérie ou à l'étranger, connaissent une relative notoriété, la majorité n'a pas fini de subir les aléas de l'édition.

Dans un monde de frénétique consommation, la poésie soulève peu d'appétits. « Auto-éditions », « Éditions de l'Orycte », « Voix multiples », « Écrivains algériens au présent » et autres tentatives éphémères, éditions « rebelle », « du train », « du stencil », c'est aux avatars de l'édition artisanale que la poésie confie son sort. Renouant avec sa vocation première, il y trouve un précaire salut.

---

1. In « Poésie algérienne », causerie-débat de Jean Sénac, 11 Mai 1972.
2. La formule est de Malek Haddad.
3. « Le mal de vivre et la volonté d'être dans la jeune poésie algérienne d'expression française », Bachir Hadj Ali, Avril 1974.
4. *Les Mots migrateurs*, une anthologie poétique algérienne présentée par Tahar Djaout, OPU, 1984.
5. « Tumeurs d'espoir », texte d'introduction de Arezki Metref in « 30 poèmes inédits » ; « l'Unité », Novembre 1981.